



CLASSIQUES
GARNIER

MAMBRINO (Jean), « *Le Chemin de la croix* n° 2. [Présentation] », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 42, 1971 – 2, *Le Chemin de croix* n° 2. *Édition originale en fac-similé*, p. 1-3

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15604-8.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15604-8.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1971. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LE CHEMIN DE LA CROIX N° 2

ARGUMENT POUR UN MIME SUR LA PASSION PUBLIE
DANS LE « FIGARO LITTÉRAIRE » LE 4 AVRIL 1953

Présentant ce texte aux lecteurs du « Figaro Littéraire », Claudel écrivait :

« C'est en assistant aux exercices de Decroux que j'ai eu l'idée de ce Chemin de la Croix. J'avais été très frappé par le grand mime Les Arbres, et j'ai pensé qu'il serait possible d'écrire un mime qui aurait pour sujet la Passion.

« Ce Chemin de la Croix n'a rien de rituel. Son thème essentiel c'est la distinction importante pour notre destinée humaine, entre le poteau et la potence : le poteau représente la souffrance de l'homme ; la potence signifie le geste horizontal de l'amour, la Charité qui vient, non expliquer, mais remplir... »

« Si ce mime est représenté un jour, je souhaite qu'il le soit sans aucune recherche de couleur locale ou historique. Le Christ doit être seulement l'Homme. Il serait préférable qu'il porte un masque pour que rien ne le caractérise. En tout cas, il ne faudra pas de musique ; tout au plus une batterie et un clairon aux sons stridents et sinistres. »

Le rédacteur du « Figaro Littéraire » ajoute que Claudel avait confié ce mime à Jan Doat qui venait de faire une mise en scène de *Jeanne d'Arc au Bûcher* pour l'Opéra. Mais Doat ne put réaliser ce projet. Ce mime est le dernier texte écrit pour la scène par Claudel. Il n'a été repris dans aucune édition des œuvres de Claudel. Nous sommes heureux d'offrir aux membres de la Société Paul Claudel le fac-similé du manuscrit de ce *Chemin de la Croix* n° 2.

Renée NANTET.

★

Ce second *Chemin de Croix* (inspiré en mars 1952 par les exercices du grand mime Decroux) offre à toute l'œuvre dramatique de Claudel une conclusion saisissante. Il n'y a plus ici de lyrisme, rien de l'effusion si belle du premier *Chemin de Croix*, mais une sécheresse, une nudité absolue, accordée au mystère de la Passion. Il semble qu'avec l'âge, le poète des *Odes* et du *Soulier de satin*, soit entré, après tant de splendeurs verbales, dans une sorte de désert intérieur, renonçant aux fruits les plus succulents du langage, les recouvrant d'une cendre pénitentielle d'où jaillit d'autant plus aiguë et pure la flamme de la prière. L'écriture est devenue acte, et la poésie silence. Nous sommes introduits au Calvaire avec une sévérité et une douceur inflexibles. Impossible de se dérober, de demeurer sur le bord de la route comme un spectateur curieux ou indifférent. Bon gré mal gré, ainsi que les larrons, on nous convoque, on nous réquisitionne pour accompagner les deux fragments horribles de la Croix : la potence et le poteau.

« Ce *Chemin de la Croix* n'a rien de rituel, commente Claudel lui-même. Son thème essentiel c'est la distinction importante pour notre destinée humaine, entre le poteau et la potence : le poteau représente la souffrance de l'homme ; la potence signifie le geste horizontal de l'amour, la Charité qui vient, non expliquer, mais remplir... »

Le mime est suggéré, rendu visible par les mots, avec une économie, une force dramatique inouïe. La montée s'accomplit dans un mouvement inexorable, d'une accablante lenteur, aussi longue que le déroulement des siècles, depuis l'origine jusqu'à la

consommation du monde. Jamais ne fut mieux marquée la solidarité d'abîme de tous les hommes dans la souffrance infligée et reçue. Toute l'humanité est présente, aussi bien du côté des bourreaux que de la victime. Celle-ci est anonyme, c'est l'Homme commun, revêtu d'un masque pour mieux se confondre avec la foule des *humiliés et offensés*, dont il a pour toujours assumé le scandaleux destin. « Si ce mime est représenté un jour, je souhaite qu'il le soit sans aucune recherche de couleur locale ou historique. Le Christ doit être seulement l'Homme. Il serait préférable qu'il porte un masque pour que rien ne le caractérise. »

Nous suivons pas à pas *l'Homme de douleur* dans sa progression imperceptible, les deux bras étendus, liés à la *potence* qui pèse au travers de ses épaules, alors que les deux larrons à l'arrière-plan portent le *poteau*. Magnifique est l'idée de l'Adversaire qui, pressentant sa défaite, tente d'empêcher Jésus de passer. Mais Marie se dresse derrière l'Opposant, et Jésus lentement a le dessus, le fait fléchir, puis s'écroule sur lui, le recouvrant tout entier.

Deux autres larrons — n'importe qui, vous, moi — viennent alors relever le Supplicié et soutenir à droite et à gauche ses bras raidis. Véronique (image bouleversante où se trahit un instant le cœur si tendre du vieux poète) est une petite fille qui essuie le visage de Jésus avec son tablier d'écolière, ou peut-être est-ce « son petit frère qu'elle porte dans ses bras qui le fait pour elle. » Et la Mère marche toujours devant, elle tire son Enfant par la force de son acquiescement et de son amour. Jusqu'à ce que les derniers mètres de la pente soient gravis à genoux.

Nous percevons comme dans un cauchemar le déroulement de cette affreuse Liturgie, au milieu d'un immense silence que ponctue tout au plus, dit Claudel, « une batterie et un clairon aux sons stridents et sinistres ».

Le Triomphateur est accompagné des insignes de sa victoire, portés solennellement sur des piques, l'inscription I.N.R.I., la couronne d'épines, la cuvette et la serviette de Pilate, les fouets « comme un buisson de serpents », les échelles, les énormes dés, le Coq dans sa cage, l'Aigle romaine...

Au sommet du Calvaire, l'Élévation s'accomplit avec une lenteur encore plus profonde, les échelles se dressent, « ce ne sont plus des bourreaux qui administrent, ce sont des prêtres ». Nous assistons à la messe infinie, pendant que la nuit tombe, et que l'Autel apparaît avec tous ses ornements, la nappe, le livre et les cierges qui s'allument. Et c'est Marie qui ouvre enfin le Tabernacle pour y enfouir le ciboire, le Cœur caché.

Dans son ombre, nous devinons aussi, pour la dernière fois, le vieux poète à genoux, qui nous tourne le dos. « Tout est consommé ».

Jean MAMBRINO.

La première version est reproduite légèrement réduite en dimension, la seconde version est reproduite à l'identique, taches d'encre comprises.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés.